

Traitant de la violence subie ou assumée par l'Etat hébreu, *Munich* ne pouvait échapper à la polémique. Nous l'avons vu en compagnie de deux membres de la communauté juive de Belgique. Pour un débat très actuel.

Dès avant l'entrée en matière de *Munich*, Steven Spielberg mentionne une précision importante. Son film est "basé sur des événements réels", il ne prétend pas en être le récit exact. Vision partielle, vision partielle? Avant même sa sortie en salle, *Munich* fait déjà l'objet de vives critiques, pour la plupart issues du monde juif. On reproche ainsi à l'auteur américain de raviver le conflit israélo-palestinien plutôt que de l'expliquer, voire de faire l'apologie de l'antisionisme ou de se rendre coupable de haine de soi. Pour certains, il n'y aurait que deux types d'Israéliens dans *Munich*: "Les Israéliens cruels avec remords et les Israéliens cruels sans remords."

Pire, le film tomberait dans le piège pernicieux du cliché antisémite, notamment dans son portrait des relations entre les Juifs et l'argent, et donnerait le beau rôle aux Palestiniens. Sans oublier son personnage central, exprimant ouvertement sa perte de foi en l'Etat hébreu. Pour un public juif, ces critiques sont-elles justifiées? Nous avons voulu le vérifier auprès de deux membres de la communauté juive de Belgique issus de courants d'opinions différents.

A notre droite, Arié Renous, président du cercle Ben Gourion et de Radio Judaïca, dont on dit l'avis plutôt tranché quand il s'agit de commenter le conflit israélo-palestinien. Plus à gauche, Jérémie Tojerow, membre de "Dor Hashalom - Génération pour la paix", association de jeunes juifs pacifistes attachés à Israël. Certes, le jeune âge de Jérémie Tojerow ne lui permet pas d'évoquer de souvenirs directs de l'événement. Mais la valeur emblématique de la prise d'otages des athlètes israéliens lors des jeux Olympiques de 1972 ne lui a évidemment pas échappé. "J'ai fréquenté des mouvements de jeunesse et des écoles juives, il n'aurait donc pas pu en être autrement. Ces attentats, perpétrés au cœur d'un événement censé célébrer l'amitié entre les peuples, définissent la forme la plus lâche du terrorisme." Tout comme il n'ignore pas que même au sein des mouvements d'extrême gauche pro-palestiniens, Munich a marqué un point de rupture. Une limite était franchie dans les modes d'action du mouvement palestinien.



Israël et la violence

Quant à Arié Renous, sa qualité de témoin direct de Munich lui permet d'apporter une précision importante, que le film de Steven Spielberg, qui débute par la prise d'otages, ne mentionne pas. "Il faut en effet savoir que l'opportunité d'envoyer des athlètes israéliens en Allemagne, sur les lieux mêmes de la Shoah, a été très largement discutée dans l'opinion israélienne. Les juifs s'étaient juré que plus jamais on ne tuerait des innocents sans réagir. Le meurtre de ces onze athlètes a donc été doublement choquant."

■ Dans la reconstitution de Steven Spielberg, voyez-vous un parti pris qui vous semble condamnable?

Arié Renous. - Pour moi, on ne sent pas suffisamment que le Premier ministre de l'époque, madame Golda Meir, n'a décidé d'envoyer ce commando punitif (chargé d'éliminer les responsables palestiniens de la prise d'otages) qu'après avoir épuisé toutes les autres voies de recours. Et notamment espéré que les terroristes seraient remis à la justice. Ce qui n'a pas été le cas



Extraits du film *Munich*: à gauche, Golda Meir, Premier ministre israélien à l'époque, prend la décision de la riposte. Ci-dessus, Eric Bana et Daniel Craig incarnent les officiers du Mossad chargés d'éliminer les terroristes palestiniens.

puisqu'ils ont pu regagner la Libye, à la faveur d'une autre prise d'otages, en tant que monnaie d'échange. Spielberg, peut-être est-ce seulement pour privilégier le tempo de la narration, ne met en scène que l'aspect vengeur de la décision du gouvernement. De même, toujours pour des raisons de symétries au service du film, on dépeint les douleurs comme égales dans les deux camps. Les Israéliens souffrant devant le sort de leurs athlètes, les Palestiniens devant la suppression de leurs amis terroristes. N'oublie-t-on pas dans cette équivalence d'émotions qu'il s'agit d'un côté d'innocents, de l'autre d'assassins? Et ne conclut-on pas un peu simplement que la violence, quelle qu'elle soit, est condamnable, alors que les motivations sont très opposées?

Jérémie Tojerow - Je n'ai pas la même perception que M. Renous. D'abord, on ressent que la décision de Golda Meir ressort d'un débat. Puis, il ne faut pas se leurrer: je ne suis pas certain qu'Israël

voulait vraiment éviter de recourir à la violence en ce qui concerne les onze terroristes palestiniens directement impliqués. Il fallait montrer l'exemple, et que le jeune Etat hébreu était fort et capable de répliquer n'importe quand et n'importe où. Quant au recours à la force, je ne pense pas qu'il soit traité sur un même pied. Chez Spielberg, les questions que se pose le commando israélien touchent moins à la morale qu'à l'efficacité réelle de

leur action. Dès le moment où ils se rendent compte que les cibles qu'on leur ordonne d'éliminer ne sont pas toutes directement liées à la prise d'otages de Munich, ils se demandent dans quelle pièce ils jouent. Cela a-t-il un sens? Et surtout, comment cela va-t-il finir? Une question qui garde d'ailleurs toute son actualité.

■ L'artificier du Mossad (les services secrets israéliens), joué par Mathieu Kassovitz, se pose la question, quand il réalise que ses actes contreviennent aux valeurs dont il a hérité: perd-il son âme? Et Israël avec lui?

A.R. - La question doit être réduite à des éléments fondamentaux. Face à un acte terroriste, on réagit ou pas. Pour le gouvernement israélien, l'équation était: si nous ne réagissons pas, est-ce qu'on avancera nécessairement dans la compréhension des uns et des autres? Au risque que cela apparaisse comme une prime au terrorisme? Non! Munich devait être puni. Légalement ou non. La punition légale devenant impraticable, c'est la loi du talion qui devait s'appliquer. De manière proportionnelle au délit: une mort d'homme pour une mort d'homme. Bien sûr, Golda Meir savait qu'elle ne faisait là pas œuvre de paix. Mais faire son procès sur cette base-là, c'est se tromper de débat. Au moins le signal est-il clair! Avec le terrorisme, ni justification ni excuses. Le contre-terrorisme n'est pas pratiqué par des enfants de chœur. C'est violent, certes, mais il empêche d'autres violences. Et cela, Spielberg ne le montre pas.

"Les terroristes de Munich devaient être punis. Légalement ou non."

J.T. - Israël est un Etat. Un Etat n'a pas d'âme, mais des intérêts. Ne soyons pas naïfs, il faut se défendre. Sans merci. Mais là où je ne suis plus d'accord, c'est quand on analyse les moyens et les fins. Concernant le signal clair que M.

Renous évoque comme réponse au terrorisme, je constate juste que trente ans après, il n'a toujours pas été compris comme tel. La dernière intifada a causé 5.000 morts. Il n'y a pas que chez Spielberg que des militaires israéliens se posent des questions. *Munich* me fait penser à la révolte récente de ces pilotes d'hélicoptère israéliens, soit la fine fleur de l'armée israélienne - pas des pacifistes de vocation -, chargés d'éliminer des terroristes palestiniens par des frappes ciblées, au besoin en décimant quelques civils aux alentours. La réponse au terrorisme, si on veut voir un peu plus loin que la solution armée, c'est de mettre fin au conflit politique.

A.R. - On se croise les bras, alors! Munich, Madrid, New York, on laisse passer? C'est inquiétant! A travers les propos des membres du commando israélien, et surtout avec sa dernière scène, sur fond des tours du World Trade Center à New York, Spielberg semble nous dire que la

lutte contre le terrorisme est finalement vaine.

J.T. - Yitzhak Rabin (Premier ministre israélien partie prenante dans le processus de paix d'Oslo, assassiné en 1995) disait qu'il faut avancer dans le processus de paix comme s'il n'y avait pas de terrorisme, et répondre au terrorisme comme s'il n'y avait pas de processus de paix. La différence entre Madrid, New York et Munich, c'est que dans ce dernier cas, le mouvement palestinien se greffe sur un conflit politique. On n'en sortira jamais si l'on ne garde pas ça à l'esprit et qu'on nie la qualité de partenaires aux Palestiniens. Et je pense que c'est cela que Spielberg a voulu montrer: la spirale de la violence ne mènera à rien. La guerre, ce ne sont pas que des démonstrations de force, ce sont aussi des civils qui meurent chaque jour.

A.R. - Ce discours, on l'entend partout. Mais parlons du sujet du film. Israël ne voulait pas qu'un crime reste impuni. Point. Evidemment, la paix reste la meilleure des solutions. En attendant, il faut lutter. Je vous rappelle qu'hier encore à Tel-Aviv, un attentat a fait quinze blessés. C'est bien cela qui manque au film de Spielberg: la démonstration que Munich ne se résume pas à un acte guerrier d'Israël, que ce n'est pas l'Etat hébreu qui a violenté le monde, que les premières victimes furent israéliennes. Je rappelle aussi qu'à l'époque, personne ou presque en Israël ne s'est opposé à la décision d'après-Munich. Elle n'a même pas fait l'objet de la moindre question parlementaire. Golda Meir n'avait pas oublié la paix, mais cherché un moyen de la protéger. →

Propos recueillis par Jean-Laurent Van Lint

Et vous, c'est quoi votre avis?



www.telemoustique.be